

Quelques citations de Souleymane Cissé

La première tâche des cinéastes africains est d'affirmer que les gens d'ici sont des êtres humains, et de faire connaître celles de nos valeurs qui pourraient servir aux autres. La génération qui nous suivra s'ouvrira sur d'autres aspects du cinéma. Notre devoir à nous est faire comprendre que les blancs ont menti par leurs images.

Mon but est d'effacer de l'esprit des gens le mépris qu'ils ont pour les peuples noirs et leur culture.

Ma façon de vivre, c'est de croire en l'avenir ; si j'étais fataliste, je ne serais pas cinéaste. Rien ne me poussait à faire du cinéma. C'est moi qui l'ai choisi. Je voulais voir les choses et les faire voir. Quand on a cette curiosité, on ne peut pas être fataliste.

En Afrique il y a tout, mais rien n'existe vraiment. Il y a tout parce qu'elle contient une exceptionnelle aptitude humaine à effectuer une performance culturelle. Ici se trouve une incroyable richesse. C'est une réalité qui est devenue profondément intégrée dans la culture, la variété la tradition et la gloire, dans tout ce que *Yeelen* met en lumière dans son état presque brut. Mais j'ai l'impression que ceux qui ont le pouvoir ne sont pas conscients de cela. Il ne font rien pour canaliser et récolter cette richesse culturelle. C'est mon devoir de plonger mes racines dans cette culture pour pouvoir en hériter une partie.

J'espère pouvoir faire des films dans lesquels les anciennes profondeurs de la culture africaine resurgiront. A cette fin, je passe mon temps à visiter, j'ai passé mon temps à visiter des hommes vieux qui m'ont raconté des histoires du passé, vraies ou mythiques. Un cinéma imitant l'américain ou l'europpéen n'aurait pas de sens. Nous devons nous immerger dans nos propres sources.

La richesse de l'imagerie et du symbolisme sont décrits minutieusement pour atteindre un but et une signification précis, qui est d'inviter le spectateur à chercher le sens le plus profond qui transcende le sens littéral de ce que le film entier veut dire.

L'Afrique est riche d'un savoir qui peut faire progresser l'humanité.

Avec l'arrivée des religions monothéistes, l'Afrique a enterré sa propre théorie de la connaissance. Notre identité et notre véritable indépendance ne peuvent exister sans une conception profonde, claire, historique de notre propre culture. La réponse ne peut venir d'une ethnologie essentiellement pratiquée par des étrangers, mais par l'apport créatif des artistes étrangers.

À propos de *Yeelen*

Je pensais plutôt faire un film fantastique. Comme je n'en avais pas les moyens, j'ai dû faire une mise en scène plus concrète, plus à ma portée, mais j'aurais aimé aller au-delà avec plus de moyens.

Yeelen ne pouvait pas avoir d'autre fin, d'autre issue. La destruction, c'était le seul dénouement possible. Faire de l'enfant Nianankoro un héros, c'était faire un western, ce n'était pas mon intention. Rendre Soma, le père, victorieux, ce n'était pas non plus ce que je voulais. Ce ne serait plus *Yeelen*, la lumière. Le sens de la lumière, c'est la somme globale de la connaissance, ce que l'homme a créé et qui l'éblouit. Cette connaissance est là, elle est en nous, on la vit tous les jours, on la met « en relief » parce que l'homme, c'est aussi l'inépuisable connaissance, un être qui crée et invente sans jamais s'arrêter.

Partout dans le monde, et pas seulement en Afrique, les femmes ont toujours été dominées, humiliées. Et pourtant elles ont toujours résisté à tous et à tout. Cette femme [la mère] est, d'un bout à l'autre du film, l'élément entièrement positif du film.

En Afrique nous croyons tous en la magie. Mais pour les Africains, la magie fait partie de la vie quotidienne. Ce qui est mis en avant n'est pas la magie, mais le savoir, et le pouvoir qu'il confère. Ceux qui ne tiennent pas compte de cela ne pourront pas comprendre le film.

Chaque être humain porte en lui un fond de magie, et c'était important pour ce film de pouvoir le transcrire, le mettre en relief.

Il faut qu'il y ait affrontement pour que les choses aboutissent. [...] Tant qu'il n'y a pas eu d'affrontement, le savoir n'est pas transmis, cette connaissance ne circulera pas et le jeune homme ne pourra pas prendre la relève.

Après avoir fait *Finyé*, j'ai constaté que je m'étais laissé trop entraîner dans une dimension politique. J'ai voulu chercher en profondeur, c'est ainsi que l'idée de *Yeelen* est arrivée. La question s'est alors posée d'adapter cette histoire au monde moderne pour qu'il puisse l'accepter, sans que cela devienne un film ethnographique ou un film touristique.

Yeelen est mon film le plus politique.

C'est un film, je ne dirais pas religieux, mais emprunt de spiritualité qui s'interroge sur ce qui existe, ce qui n'existe pas, ce qui peut advenir ; c'est là sa force.

C'est un film qui va à la recherche, qui va à la rencontre, qui va à la découverte de cette lumière qui ne pourra jamais sortir que de l'affrontement, que de la violence. C'est donc une situation de tensions extrêmes [...] C'est donc un film déchiré.

Pour moi qui ne suis pas initié, c'est à l'imaginaire et à la créativité que je fais appel, pour essayer d'être convaincant. Pour le sacrifice au début et à la fin du film, il est possible que dans certaines sociétés, ça se passe comme ça. Moi, j'écris d'abord un récit, à partir notamment de ce que j'ai entendu. J'imagine pour en faire une histoire.

Yeelen a été fait en partie contre [les films ethnographiques européens]. J'ai voulu répondre à un regard extérieur, à un regard de savants et de techniciens blancs, à un regard étranger qui avait parfois tendance à prendre les Africains pour des objets, pour des animaux que l'on montre dans leurs rites un peu exotiques.

Les repérages ont été essentiels, car ce film ne pouvait exister sans son décor. Toute la dimension mystique provient de cette localisation très fine et très changeante à la fois.

La première fois que j'ai vu les falaises de Bandiagara, je le jure, j'ai pleuré.